

Paris
Tableaux modernes
France 2008, 130 minutes

Sami Gnaba

Number 257, November–December 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58918ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2008). Review of [Paris : tableaux modernes / France 2008, 130 minutes]. *Séquences*, (257), 45–45.

PARIS

Tableaux modernes

*Pierre, danseur au Moulin rouge, souffre d'une grave maladie cardiaque. En attente d'une éventuelle transplantation, il passe ses journées dans son appartement tapi dans l'ombre, se perdant dans de vieilles réminiscences ou regardant de son balcon les gens passer. Au-dessous de son regard fédérateur gravitent des hommes et des femmes soumis aux impératifs de leurs vies respectives et du rythme effréné de la Ville lumière. Embrassant le panorama parisien, il se passionne — des fois même amoureux, comme le démontrera son obsession pour Laetitia; cette dimension voyeuriste retentira comme un hommage à Hitchcock et à son célèbre **Rear Window** — pour ces gens ordinaires qui, comme lui, luttent, chacun cherchant un sens à donner à sa vie.*

SAMI GNABA

« Je vois s'épanouir vos passions novices; Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus; Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices; Mon âme respire de toutes vos vertus! » Charles Baudelaire

Cédric Klapisch aime Paris manifestement. Après le Paris rêvé de Jean-Pierre Jeunet dans **Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain**, voilà que le réalisateur de **L'Auberge espagnole** y revient, toujours accompagné de son acteur alter ego Romain Duris, d'un pas ferme et confiant avec ce film choral où forcément la ville l'emporte sur ses personnages. De ces belles promesses romantiques énoncées jadis par Baudelaire « *tout est luxe, calme et volupté* », Klapisch suggère une conversion plus vraisemblable, surtout plus contemporaine : pauvreté, xénophobie et affres de la modernité !

Faisant fi du spectre policé d'une certaine représentation de Paris, le film de Klapisch cherche à compasser les grandes complexités d'une ville qui oppose au quotidien le passé et le moderne, la culture et l'histoire, le grandiose et l'ordinaire. La Ville lumière, filmée aussi somptueusement que sobrement par Klapisch, défile devant nos yeux comme un réseau de croisements et de métissages qui ne se font pas toujours sans heurts. Afflue alors une pléiade de personnages aux classes sociales et caractères fort distincts : la boulangère raciste, la mère monoparentale esseulée, l'historien en crise existentielle, le bourgeois, le Camerounais en quête du rêve européen....

C'est une évidence, ces personnages sont touchants et profondément humains. Pour reprendre l'expression de Luchini, ils courent tous après les traces tangibles de leur identité, confrontés à ce qu'ils sont ou à ce qu'ils ne veulent pas être, cheminant dans un monde qui dépasse de loin leur entendement. Mais pour un cinéaste résolu à célébrer l'éclectisme et le métissage social si spécifiques à la grande capitale française, Klapisch se tire dans le pied. Comment rester indifférent devant son Paris embourgeoisé et blanc ? Comment ose-t-il parler de contrastes quand il relègue en arrière-plan, et assez effrontément, les personnages plus *risqués*, tels que le SDF ou l'immigrant clandestin ? Que penser de ce couple de Camerounais duquel le réalisateur semble se dérober sans aucune pudeur ?

Avec le délicieux **Chacun cherche son chat**, une œuvre phare réalisée sans aucune prétention ou faux-semblants (dans laquelle il posait sa lanterne poétique sur Paris), Klapisch nous avait prouvé quel fin observateur il était. Dix ans plus tard, Paris joue contre lui. Peut-être plus l'inverse. La notoriété aidant, le réalisateur se pose comme le médiateur sociologique qu'il n'est pas. À trop vouloir nous jouer sa thèse (ou

peut-être nous la jouer à la Godard, celui de **2 ou 3 choses que je sais d'elle**), le réalisateur se met à regarder ses personnages avec une certaine indifférence, s'empêtrant du coup dans une galerie de clichés et de concepts sociopsychologiques périlleux. Bavard et à la psychologie envahissante, son **Paris**, commencé comme un film-carte postale, accuse dès lors un décalage entre le cœur et la tête, entre la pure représentation et la démonstration. Alors permettons-nous : monsieur Klapisch, évitez de trop penser et filmez avec le cœur !



Paris... une ville qui oppose au quotidien le passé et le moderne

Soulignons néanmoins les prestations tout en symbiose des magnifiques Romain Duris et Juliette Binoche, réunis ici pour la première fois à l'écran, et celle du suave Fabrice Luchini, irrésistible en professeur vieillissant qui tombe amoureux de sa jeune étudiante. Sa danse désopilante sur des airs de James Brown est un pur moment de plaisir qui vaut, presque, à elle seule le détour.

Habité par les grandeurs poétiques et éternelles de son décor, le dernier opus de Klapisch reste malgré tout un témoignage attendrissant sur la ville qui l'a vu grandir — on n'oubliera pas de sitôt ce sublime plan final de Duris rivé devant l'horizon parisien, l'air serein et béat ! —, parcouru ici et là par les beautés évanescences de Binoche et de Mélanie Laurent. C'est déjà pas mal.

■ France 2008, 130 minutes — Réal. : Cédric Klapisch — Scén. : Cédric Klapisch — Images : Christophe Beaucarne — Mont. : Francine Sandberg — Mus. : Robert Burke, Loïc Dury, Christophe Minck — Son : Cyril Moisson — Cost. : Anne Schotte — Int. : Romain Duris (Pierre), Juliette Binoche (Élise), Fabrice Luchini (Roland), Albert Dupontel (Jean), François Cluzet (Philippe), Mélanie Laurent (Laetitia) — Prod. : Bruno Lévy — Dist. : Équinoxe.